

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Midi le juste

André Brochu, *Dans les chances de l'air*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 167 p.

Louise de gonzague Pelletier, *Cheveu-de-Vénus*, Éditions du Vermillon, 1990, 67 p.

José Acquelin, *Le Piéton immobile*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 100 p.

Jocelyne Felx

Number 60, Winter 1990–1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1990). Review of [Midi le juste / André Brochu, *Dans les chances de l'air*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 167 p. / Louise de gonzague Pelletier, *Cheveu-de-Vénus*, Éditions du Vermillon, 1990, 67 p. / José Acquelin, *Le Piéton immobile*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 100 p.] *Lettres québécoises*, (60), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

André Brochu, *Dans les chances de l'air*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 167 p., 14,95 \$.

Louise de gonzague Pelletier, *Cheveu-de-Vénus*, Éditions du Vermillon, 1990, 67 p.

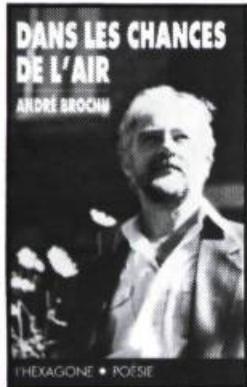
José Acquelin, *Le Piéton immobile*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 100 p., 14,95 \$.

POÉSIE

Jocelyne Felx

Midi le juste

La poésie nous dévoie toujours vers les mêmes questions. Et il existe un ensorcellement des questions par le langage.



L'humain n'a pas de causes, qu'un destin à baliser de mots. Tant de choses peuvent être tout un poème. Nombre de pages des trois livres commentés ci-dessous expriment ce désir de « l'heure juste » au cœur de l'illusion des choses et des mots qui nous tiennent. Elles témoignent, au mieux de leur forme, de ce « Midi le juste » d'un poème de Valéry qui veut rendre ce son de réalité désensorcelée qui garde l'avenir à l'esprit. Au pire, elles n'échappent pas au sens commun.

Le féminin de Dieu

Fidèle à la poésie prise dans un sens traditionnel, le cinquième recueil d'André Brochu, *Dans les chances de l'air*, pourrait, à première lecture, nous laisser un peu trop repu(e)s de métaphores « convenues » :

Femme de satin nu
tu poses
le lourd bouquet de ta grâce
sur le coin du sommeil
d'où jaillissent les bras du rêve (p. 57).

Par bonheur, la vision, d'un éclectisme prudent, s'accompagne d'un savant contrepoint qui tisse autour du chant principal tout un système de discipline intérieure. Si on avait à le sous-titrer, l'expression « de la recherche de la vérité », empruntée au philosophe Malebranche (dont la pensée incline soit vers Spinoza, soit vers Berkeley), siérait à l'esprit et à la lettre de ce livre et de ses cent vingt-quatre poèmes dont plusieurs sous-tendent les indices d'une problématique de la transcendance.

Dans ce livre, si le poète interroge Soi et le Monde, dans la trame qu'il tisse, un des fils appartient à Dieu ou va vers lui. Un Dieu qui, comme chez le philosophe du XVII^e siècle, n'entretient pas de rapports nécessaires avec

des êtres finis. Au demeurant, pour Brochu, ce Dieu qui se suffit à lui-même, appartient aux chances de l'air (comme la femme), justifiant l'intention profonde d'une certaine beauté du monde.

La veine créatrice de Dieu n'est donc pas tarie en littérature, et elle intéresse ici non seulement parce qu'elle désoriente « l'église historique » et « l'inconscient / de nos comiques piétés » (p. 25), mais aussi parce qu'elle soutient cette force ascensionnelle et féminine qui rend si tonique, si juvénile le sentiment du vivre.

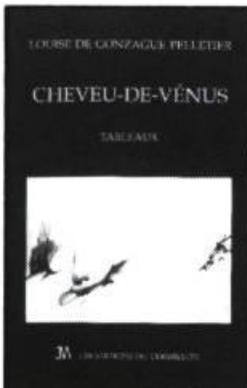
C'est dans cette optique que les sept suites titrées « Destins », « Amours », « Sociétés », « Enfances », « Ironies », « Natures » et « Larme noire », annoncent la fiction du Total telle qu'au siècle de Hugo. En contrepartie, de vivifiantes intuitions compensent l'abstraction de ce recueil. De plus, les relations fondamentales avec l'eau, le feu, la lumière et les végétaux, souvent liées à la femme, réconcilient la pensée et le monde.

En somme, une poésie conventionnelle (mais non éculée) qui sait faire communiquer les promesses du désir et celles de la connaissance.

Les métaphores-fées

Dans *Petites Mélancolies*, son précédent recueil, Louise de gonzague Pelletier intéressait, sachant exprimer ce que les mots cachent d'ombres décisives et ce qu'ils présentent du sujet traversant leur trame. Il y avait du jeu dans la langue, au sens où l'on dit qu'il y a du jeu dans un mécanisme ou un assemblage.

D'une substance plus ténue m'apparaît *Cheveu-de-Vénus*, courte lettre versifiée dont la destinataire, une femme aimée, sert d'appui à la composition du recueil. Ce texte-jardin, sans étendue ni profondeur, regorge de fleurs. Ne dirait-on pas, d'ailleurs, un « vase aux poèmes » (p. 17)? D'entrée de jeu, son titre qui évoque cette fougère à



pétiole fin, dite cheveu-de-Vénus, annonce un monde rêvé, enchevêtré de lianes, de syllabes, de couleurs et de mots.

La femme aimée, indéfiniment reflétée dans tous les miroirs, s'incarne dans la plante, le coquillage ou la planète suggérant que ces réalités ont aussi usurpé le nom de Vénus, amie de l'amour et des jardins au firmament des divinités italiques. Mais ici il n'y en a que pour l'amante. Et si l'expéditrice de la lettre se voit en « sultane avec des soies au baldaquin » (p. 30), la destinataire, sur son quant-à-soi et dans ses costumes aux nuances de pierreries, m'a paru proche des *Femmes d'Alger dans leur appartement* de Delacroix. Notons que le sous-titre du recueil est « Tableaux ». Mais trêve de rapprochements, j'avoue que « la représentation de la totalité indivisible de la femme et de la robe », comme l'écrivait, non sans misogynie, Baudelaire (collectionneur passionné de gravures de mode), agace un peu dans ce livre. À preuve, cette dédicace des plus maladroites :

À cette femme en chemise de jonc
qui a visage à soulever les nations

En somme, on voudrait une part d'ombre à ces femmes au septième ciel du désir. Ces trois beaux vers : « Nous savons trop / avec notre peau / comprendre les mots » (p. 19) exhale- raient plus de profondeur si le voluptueux ne crevait pas toujours à la surface. Et faute de ce jardin merveilleux où rien ne semble avoir été introduit en trop, la parole amoureuse inventorie *ad nauseam* les attributs de l'amante à « chandail d'alpaga » (p. 21) transformée comme par enchantement sous les coups de baguettes de métaphores-fées en « touffe de marais », « gousse de vent », « liane humide », « lune d'eau », etc. De fait, ici, même errante, Vénus est un trou noir !

Refus d'élégance

Il est, parmi les soixante-dix-huit poèmes du deuxième recueil de José Acquelin, un petit répertoire de vers qui donnent la sensation de la chose parfaite, immobilisant pour ainsi dire une seconde de la vie universelle des choses, la fixant hors de tout devenir, sans relation à l'avant et à l'après, d'où, je crois, son titre *Le Piéton immobile*, qui est aussi le titre de la première des deux suites. L'œuvre charme d'abord par sa collection d'apophtegmes que façonne un jeu soutenu d'antithèses :

aujourd'hui est toujours plus que demain (p. 45)
la liberté est ce qui s'approche le plus de la patience (p. 50)
le fini et l'infini sont équiprobables (p. 61)
mieux vivre de rien que de rien vivre (p. 67)
le silence est une oreille entre deux vides (p. 93).

À la fois lapidaires et infinis, ces vers ont l'impact de leur magnifique évidence, parent

l'anodin de beaucoup d'autres d'une richesse inanimée. Leur syntaxe épouse la transparence d'une poésie qui énonce ou énumère. Acquelin essaie par des mots de créer l'état du manque de mots, de rendre l'intensité de l'instant et sa fragilité. Plus d'une proposition indépendante confère une structure primaire aux vers de ce texte, en soulignant le refus d'élégance.

Petite ombre: le titre « Passiflore » qui annonce le thème amoureux affleurant dans la deuxième suite. Cette plante, dont le cœur représente les instruments de torture de la passion du Christ (et que les Anglais nomment « passionflower »), détonne dans ce texte au délire si tranquille.

Mais plus qu'un guide pour voyageur pragmatique, *Le Piéton immobile* constitue, par-delà la facilité de plusieurs pages, une certaine veine heureuse de lucidité vive et de poésie. Si le thème de l'immobilité en marge du virtuel est aussi salué en ce « Midi le juste » du célèbre « Cimetière marin », Acquelin en a fait son art poétique. **Lq**

